

Femmes, Sciences, Médias : Hourya Bentouhami

Introduction

Hourya Bentouhami

Hourya Bentouhami, Femmes, Sciences, Médias.

(Hourya Bentouhami, professeure des universités en philosophie politique, laboratoire ERRAPHIS, spécialiste du féminisme, des théories critiques de la race et de la philosophie des migrations.)

Comment a débuté votre médiatisation ?

Hourya Bentouhami

C'était quand j'étais doctorante, à propos de la mort de deux jeunes garçons, Zyed et Bouna. À cette occasion, France 3 Île-de-France m'avait sollicité pour parler de ce qu'à l'époque on appelait des « émeutes », mais étaient déjà des révoltes urbaines avec leur propre logique sociale et politique.

Pourquoi refusez-vous parfois d'intervenir dans les médias ?

Hourya Bentouhami

Il m'est effectivement déjà arrivé plusieurs fois de refuser.

Ces dernières années, notamment depuis 2017, j'ai eu de nombreuses invitations à venir parler de tout ce qu'on a appelé « les batailles du voile » ou « les querelles du voile », et au bout d'un moment j'ai commencé à dire non. Pour des raisons personnelles, pour ne pas cantonner ma recherche à cela, et aussi pour ne pas donner d'une certaine façon du grain à moudre, pour ne pas alimenter ce que je considère désormais comme étant de l'ordre d'une polémique qui finit par prendre l'allure d'une panique morale. Et je ne voulais pas contribuer à cette panique morale.

Comment justifiez-vous certains de vos retraits médiatiques ?

Hourya Bentouhami

En tant que féministe, dans notre rapport aux médias, il s'agit aussi de pratiquer au bout d'un moment une certaine forme de protection de ces vies et de ces histoires. Il ne faut pas toujours les exposer davantage à une violence qui peut également être une violence médiatique, qui cause des tourments discursifs. À force d'en parler dans les grands médias, simplement dans les tables qui nous sont données du débat public, ça dévitalise aussi ces vies-là.

Pouvez-vous partager avec nous un exemple concret de refus ?

Hourya Bentouhami

J'avais déjà été invitée à faire un plateau sur BFMTV, j'avais refusé. Ce « prime time » continu à la BFMTV ne me va pas du tout. C'est un temps de la suraccélération de l'information qui ne convient pas au temps de la réflexion, du recul, de la remise en perspective, qui est ce qu'on nous demande.

Il y a aussi une égalisation que je trouve nocive ce qu'on appelle les conditions épistémiques, c'est-à-dire de savoir. Tout le monde est censé être sachant sur le plateau. Or, ce n'est pas le cas, et nous avons des spécialités. Il y a des choses sur lesquelles jamais je ne prendrai la parole. On nous invite en tant que spécialiste, mais pour nous noyer ensuite, nous mettre au même rang que le non-spécialiste par exemple. C'était ça la constitution du plateau que l'on me proposait, et c'était hors de question.

Comment abordez-vous vos prises de parole dans les médias ?

Hourya Bentouhami

On ne sait pas quel est notre public quand on va dans les médias, on ne sait pas à qui, véritablement, on s'adresse. Je pense que c'est là aussi la difficulté. Cela signifie que nous sommes obligés de bien penser ce que l'on dit, car il faut prendre en compte la réception et son caractère indéterminé.

Quand on est en salle de classe, dans un cours, le public est déterminé, on sait exactement qui on a dans notre classe, même s'il y a plein de singularités. En l'occurrence, le public d'une radio, le public d'une émission de télévision, c'est l'inverse. J'avais par exemple participé à un *Complément d'enquête*, je ne sais pas qui va le recevoir.

Est-ce compatible d'être chercheuse et engagée, en particulier dans les médias ?

Hourya Bentouhami

Ça ne me dérange pas d'avoir ce côté-là, engagé, et que ce soit mis en avant. En revanche, mais ça je pense que c'est de manière plus générale, quand on fait des sciences humaines et sociales, il faut tout de même parler de la conjoncture politique aujourd'hui. Celle-ci qui conduit à disqualifier nos savoirs, à disqualifier nos statuts d'enseignantes-chercheuses et d'enseignants-chercheurs quand on travaille sur ces questions-là. D'une certaine façon, c'est donc presque devenu militant de travailler sur nos objets.

La médiatisation est-elle une prise de risque ?

Hourya Bentouhami

Il faut pour ça, à un moment, accepter de sortir de sa salle de classe. Évidemment, cela suppose une forme d'exposition qui n'est pas évidente. Parce que, vraiment, les femmes et tout ce qui peut représenter le féminin, et plus encore le féminin en sciences, à la télévision ou à la radio, peut être sujet à une haine terrible.

C'est un fait auquel il faut être préparé. Il ne faut pas envoyer une jeune chercheuse, comme ça, sans préparation. Il est nécessaire développer des pratiques de mentorat au sein de nos universités, et je pense que le bon collectif, ici en tous les cas, à l'université Toulouse Jean Jaurès, c'est l'Institut de recherche en études de genre, ARPEGE.

Quel est l'impact de votre médiatisation au quotidien ?

Hourya Bentouhami

Le fait de passer à la radio ou à la télévision, cela suscite des discussions avec les étudiantes et les étudiants. Cela a un impact très positif, car cela dynamise les cours. De plus, notamment pour moi dans le cadre du Master que je co-dirige, cela montre vraiment aux étudiantes et étudiants notre stature de chercheuse en dehors de la salle de classe.

Ils le voient quand ils sont invités à des colloques auxquels on participe sur le campus, mais ils voient aussi comment on peut faire quelque chose qui soit utile avec nos savoirs, qui a un impact. Cela permet de montrer que la voix d'une chercheuse n'est pas juste une voix qui résonne entre quatre murs dans une salle de classe, mais qui est aussi branchée, d'une certaine façon, sur le monde social.